

# ENFANTS DE SURVIVANTS

*Six témoignages d'enfants  
de rescapés de la Shoah*

par Juifs pour Jésus

Quelles sont les conséquences de la souffrance de leurs parents dans leurs propres vies ? Quelles sont les traces laissées par la Shoah ? Ressentiments et angoisses ou rage de vivre et détermination ?

Voici les témoignages de six enfants de rescapés de la Shoah.

## JONATHAN BERND

*Fils de Hans Bernd*

**M**on père, Hans Bernd, avait dix ans quand il a fui l'Allemagne dans l'un des derniers trains du *Kindertransport* pour l'Angleterre, en 1939. Sa sœur était partie juste avant lui. Il est parti seul, sans ses parents exterminés à Auschwitz. D'autres membres de sa famille furent également déportés. Beaucoup servirent de cobayes à des expériences sadiques. Mon arrière-grand-tante est la plus vieille survivante du « Voyage des Damnés » à bord du Saint-Louis. Tous furent traumatisés par ce qu'ils vécurent lors de la Seconde Guerre mondiale.



*Jonathan jeune garçon*

Quand j'étais jeune, je ne comprenais pas vraiment la Shoah. Je savais simplement que Hitler avait tué mes grands-parents. Je savais que nous étions juifs et que pour cette raison, mon père s'était fait battre par certains de ses professeurs. Je rêvais d'être un héros de la résistance, prêt à sauver mon peuple si la Shoah se reproduisait.

Mon père n'était pas quelqu'un de très expressif.

Ma mère m'expliquait que, dans sa jeunesse, il avait appris à cacher ses sentiments. Il avait remarqué que ses persécuteurs étaient moins violents lorsqu'il ne répliquait pas. Quand j'étais adolescent en recherche, j'ai compris que la plupart de mes sentiments d'insécurité étaient dus à la Shoah. J'étais très en colère contre les Allemands. Certains survivants de ma famille étaient restés en Allemagne. Je me rendais donc fréquemment là-bas, mais je continuais à entretenir des sentiments de haine et de colère à l'égard du peuple Allemand.

Bien avant ma naissance, mon père a reconnu en Jésus le Messie. Sa foi l'avait aidé à pardonner aux Nazis. À l'âge de vingt-deux ans, je suis arrivé à la même conclusion que lui. J'ai compris que Dieu m'avait pardonné de l'avoir ignoré, d'avoir suivi ma propre route, et bien d'autres choses encore. C'était maintenant à moi d'accorder le pardon aux autres, y compris aux Allemands. Leur pardonner fut une tâche très difficile et un long processus, mais je suis reconnaissant pour la guérison qui s'est produite en moi. Quand je vais en Allemagne aujourd'hui, c'est sans amertume.

Pardonner ne veut pas dire oublier.

La commémoration de la Shoah est capitale car trop de gens prétendent qu'elle n'a jamais existé, ou la minimise. Il faut que nous sachions ce dont l'homme est capable s'il ignore Dieu.

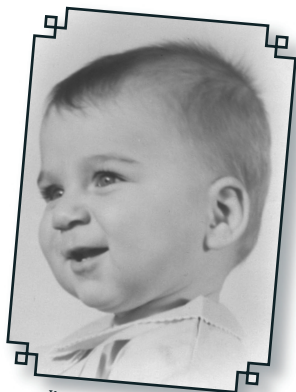
Le monde entier devrait tirer une leçon de la Shoah : il est impératif que nous élevions nos voix pour défendre ce qui est juste. C'est le silence du monde, pendant la Shoah, qui a tué ma famille. De même, je me rendrais coupable d'un crime aujourd'hui si je me taisais. Je dois élever ma voix pour dire que seul Dieu, à travers Jésus, peut sauver le monde et guérir ces traumatismes et ces souffrances dus à la Shoah.

## **JHAN MOSKOWITZ**

*Fils de Max et Lilly Moskowitz*

Certains survivants ne racontent rien à leurs enfants. Absolument rien. D'autres leur disent tout. Quand j'étais petit, j'ai demandé à mon père : « C'est quoi ce numéro sur ton bras ? ».

Il n'a pas sourcillé et m'a répondu qu'il avait été déporté. Il a grandi aux environs de Lodz, en Pologne, et a passé quatre ans et demi dans différents camps de concentration, ainsi qu'à Auschwitz. Il ne m'expliqua pas en détail ce qu'il avait enduré là-bas. Par contre, il m'en parla davantage au fur et à mesure que je grandissais. Les enfants juifs n'avaient pas le droit d'aller au lycée. Lors de la semaine de la



*Jhan à l'âge de 11 mois.*

Pâque juive, sa famille ne quittait jamais la maison. Car s'ils allaient faire des courses, le prêtre sortait de l'Église avec une grande croix, accompagné d'enfants qui leur jetaient des pierres en criant : « Assassins du Christ ».

Ma mère s'appelle Lilly. Elle a grandi à Maramush, une région située entre la Roumanie et la Hongrie. Elle a passé presque deux ans dans les camps d'extermination. Parce que mes parents étaient des rescapés de la Shoah, j'ai grandi avec le sentiment profond d'être juif. Il ne s'est pas passé une journée dans ma vie sans que je pense au prix payé par mon peuple pour que j'existe.

Quand j'étais malade, enfant, je me sentais l'obligation de guérir. Mes parents me culpabilisaient si je tombais malade. Je devais être fort et vivre afin de réduire à néant les desseins des Nazis. En sachant combien mes parents avaient souffert, je me sentais incapable de me plaindre à propos de problèmes insignifiants. Un jour que je rentrais à la maison en disant : « Il n'y a plus rien à manger, allons au restaurant », mon père me reprit sévèrement : « Il y a de quoi manger, il y a du pain ! » Comment peut-on dire à un homme, autrefois sous-alimenté au point qu'un repas complet l'aurait tué lors de sa libération, qu'il n'y a pas assez de nourriture ?

J'ai vécu constamment avec le sentiment que La Shoah pouvait se reproduire. Si je rendais visite à

quelqu'un, je vérifiais immédiatement les escaliers en me disant qu'ils feraient une bonne cachette. Je savais que nous étions différents des autres. Mon père était un homme très gai et très aimant. Mais il détestait les Allemands. Quand j'étais jeune, il disait : «Ne tourne jamais le dos à un Allemand car il te poignarderait.» J'ai grandi dans l'Amérique pluraliste, avec des valeurs contraires à celles de mon école, et même de ma famille plutôt libérale. Certains heurts étaient inévitables. Je me souviens, un jour, être rentré à la maison et avoir dit à ma famille que j'avais une petite amie allemande. En fait, elle n'était pas allemande, mais américaine. Un de ses ancêtres était peut-être allemand. Mais comme elle n'était pas juive, c'était comme si j'avais ramené un SS à la maison. La famille était ce qui comptait le plus pour mon père et il voulait nous protéger autant que possible.

Mon père savourait le fait d'être en vie. Il donnait son âge à partir du jour de sa libération, jour où il avait été ramené de la mort à la vie. Il m'a appris à apprécier la vie. Mais il y avait aussi une part d'ombre liée au fait d'être l'enfant d'un rescapé de la Shoah. Malgré sa nature aimante, mon père avait des accès de colère épouvantables. Plus tard, j'ai compris que cette rage était due au fait qu'il avait été obligé de réprimer ses émotions quand il était dans les camps.

J'étais triste pour lui. J'avais l'impression qu'il avait été floué, que son enfance lui avait été volée, ainsi que sa foi. Je trouvais remarquable qu'il ait pu

survivre, aimer et rire à nouveau. C'est un merveilleux témoignage des ressources au cœur de l'homme. Je continue néanmoins à penser que les Nazis lui ont volé une partie de sa vie.

En 1967, je suis allé en Israël travailler dans un kibboutz. Un jour, un des membres du kibboutz est venu me trouver et m'a dit : « Il y a un officier de police qui te cherche. » Évidemment, j'étais plein d'appréhension. L'officier de police s'avança vers moi et commença à pleurer, à me prendre dans ses bras et à m'embrasser. Dans un mauvais hébreu, il me dit qu'il s'appelait Kozak. Quand les Nazis avaient envahi la Pologne, ils avaient pendu sa sœur, la première femme de mon père. Mon père ne m'avait jamais dit qu'il avait été marié une première fois, que les Nazis avaient pendu sa première épouse.

J'ai alors décidé de rendre visite à Kozak, chez lui, à Haïfa. Je marchais dans la rue avec sa famille quand, soudain, un vieil homme juif arriva en courant dans la rue en disant : « Est-ce bien le fils de Moishe ? » Kozak sourit et répondit que oui. L'homme me tomba dessus en m'embrassant et il commença à me dire tout ce que mon père représentait pour lui. Il m'expliqua qu'en sa qualité de tailleur, le chef du camp avait donné à mon père accès à certaines denrées comme les pommes de terre. Il fit en sorte que tous eurent de quoi manger. Cet homme m'avoua que mon père lui avait sauvé la vie, comme celle de bien d'autres. Apprendre que mon père était vraiment un héros fut

pour moi un moment très fort. Quand j'ai demandé à mon père pourquoi il ne m'avait jamais raconté ces histoires, il me répondit qu'il n'avait pas l'impression de m'avoir caché quoi que ce soit, l'occasion ne s'était simplement jamais présentée.

La Shoah a forgé ma façon de penser et ma façon de voir le monde. Je crois que la pensée humaniste est morte il y a soixante ans ; l'homme ne peut plus croire qu'il évolue vers le bien. L'Allemagne était le paradigme de l'humanisme, et pourtant, cet humanisme nous a menés à Treblinka. Si jamais il y avait un doute quant à la condition pécheresse de la nature humaine, les Nazis y ont mis fin. Nous ne pouvons plus nous bercer d'illusions quant au progrès. L'humanité est tellement plongée dans le péché qu'elle a été incapable de résister au mal le plus flagrant.

Une personne ayant autant souffert veut comprendre comment Dieu a pu permettre une telle souffrance. J'en suis arrivé à croire que les souffrances de cette vie nous mènent vers un bien supérieur. Je dis cela avec beaucoup de réserve. Je ne peux pas m'excuser pour Dieu ; je ne peux pas donner de réponse théologique exacte au problème de la souffrance, surtout pas à celui qui a connu cette souffrance. Non pas que Dieu soit impuissant. Dieu n'était pas dans l'incapacité d'agir, ni indifférent à cette souffrance. C'est tout simplement que selon les plans mystérieux de Dieu, quelque chose de bon sortira de tout ça.



Mais je m'attends à Lui. Quand j'ai cru en Jésus, je suis allé voir mon père avec un Nouveau Testament en yiddish. Je l'ai ouvert au Sermon sur la Montagne. Je voulais que mon père fasse la connaissance du vrai Jésus, celui qui est amour, et non celui représenté comme un char envahissant sa localité ou comme celui qui gaza ses parents.

L'exemple le plus parfait de l'amour de Dieu à travers toute l'histoire demeure le sacrifice du Messie. Mon père se mit à lire ce récit, et il accepta en partie le fait que Jésus était juif et qu'il y avait de bonnes raisons pour que je sois attiré à lui. Ensuite, il arriva à l'endroit où il est dit : « *Pardonne-nous comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* » Il referma le livre et dit : « Je ne peux pas, c'est impossible. » Il fixa les yeux sur moi et dit : « Je préférerais aller en enfer si je pouvais emmener les Nazis avec moi, plutôt que de leur pardonner. » Je lui répondis : « Papa, c'est justement ça qu'ils veulent. » Il me répondit : « Je ne peux pas. »

On m'a demandé un jour de pardonner aux Nazis. Vous ne pouvez pas savoir ce que cela m'a coûté. Mon identité était tellement imprégnée des conséquences de ce que j'avais souffert en tant que fils de rescapés. Je me suis assis et j'ai prié : « Seigneur, il faut vraiment que tu m'aides. » Je me suis retrouvé là où mon père n'a pas pu se rendre.

Le pardon n'est pas l'absolution. Le pardon, c'est

laisser partir la haine. Je pense que mon père n'a jamais pu en arriver là. Voilà ce qu'a fait la Shoah, elle nous a arraché la capacité de pardonner. Et c'est bien ça le pire.

## MARK LANDRUM

*Fils de Flora Landrum*

**M**a mère, Flora Landrum, est née vers la fin de la guerre. Sa famille vivait à Thessalonique, dans le nord de la Grèce, au sein d'une importante communauté juive. Son père appartenait à la résistance grecque. Lorsque les Nazis dirent à la communauté juive qu'ils le laisseraient en vie s'il acceptait de coopérer, il ne les crut pas. Bien au contraire, il décida de cacher sa famille.



Mark à l'école primaire

Pendant toute une partie de la guerre, ils furent cachés par un prêtre orthodoxe. L'autre partie du temps, ils se cachèrent dans les bois. Il n'y avait pas assez de nourriture pour toute la famille et quelques-uns des frères aînés de ma mère moururent. Parce que ma mère était encore bébé, elle était la mieux nourrie. Il est difficile d'imaginer ses parents devoir choisir

quel enfant recevrait le peu d'aliments qu'ils avaient. Les Nazis rassemblèrent plus de la moitié de la population juive de la Grèce et les déportèrent vers les camps de la mort. La plupart des membres de la communauté de ma mère périt. Après la guerre, ma grand-mère, mon grand-père et leurs trois enfants survivants décidèrent de quitter la Grèce pour les États-Unis. Le gouvernement grec ne voulut pas les laisser partir et ils leur volèrent leurs fonds de réparation venus d'Allemagne. Par la suite, à force de harceler les autorités, ma grand-mère obtint gain de cause, et ils furent autorisés à partir. C'est la communauté juive qui finança leur départ. Ils s'installèrent aux États-Unis lorsque ma mère avait huit ans. Là, d'autres enfants l'appelèrent « assassin du Christ » avant même qu'elle ne sache qui était Jésus.

Ma famille n'était pas très pratiquante, mais je savais depuis toujours que nous étions Juifs. Enfant, j'étais heureux d'être juif, mais je craignais une autre Shoah. Je fréquentais une école chrétienne située au milieu d'une communauté juive où j'avais toujours l'impression d'être « le rabbin de service ». Je me sentais visé : ils s'attendaient tous à ce que je connaisse les Écritures hébraïques mieux que quiconque. Un jour, alors que notre car de ramassage scolaire traversait la banlieue juive, un des enfants jeta un sandwich au jambon par la fenêtre. J'étais scandalisé. Sachant ce que ma mère avait enduré, j'étais très sensible à ce genre de comportement.

Je ne cachais pas mon identité juive. J'étais fier de célébrer la Pâque juive avec la famille de ma mère et j'ai de bons souvenirs de la Synagogue lorsque j'accompagnais ma tante lors des fêtes juives.

Je pense qu'il est important de se souvenir de ce qui s'est passé pendant la Shoah afin que cela ne se reproduise pas. Nous avons appris une leçon très dure sur la façon horrible dont les êtres humains peuvent se comporter les uns envers les autres. La Shoah a dévoilé le mal au cœur de l'homme, et ainsi notre besoin du pardon de Dieu. Tant que l'humanité ne sera pas réconciliée avec Dieu, il y aura toujours la possibilité d'une autre Shoah. Ma mère fut capable de se réconcilier avec Dieu grâce à Jésus.

## **RAHEL HIRSHENSON**

### **LANDRUM**

*Fille de Sami Hirshenson*

**C**'est à l'âge de dix ans, les larmes aux yeux, que j'ai trouvé et lu un rapport écrit par mon père pour la police roumaine.

Il y décrivait ce que lui et sa famille avaient enduré pendant les pogroms et la seconde guerre mondiale.



*Rahel et ses parents*

Pour la première fois, j'étais confrontée à ce que mon père avait vécu pendant la Shoah. Je ne l'ai jamais questionné et il ne m'en a jamais parlé. Tout ce que j'ai appris depuis sa mort, je le dois à ma mère.

Mon père est né en 1923 à Bucarest, en Roumanie. Il avait dix-huit ans lorsque les autorités roumaines obligèrent les Juifs à quitter leur emploi. Il fut renvoyé de l'entreprise d'électronique où il travaillait. Les collaborateurs roumains avaient vandalisé la maison de ses parents et volé leurs biens avant de tout détruire. Peu de temps après, mon père fut envoyé en Moldavie dans un camp de travail. Lui et les autres Juifs devaient creuser des tranchées pour les Nazis. S'ils n'arrivaient pas à atteindre leur quota de tranchées, ils étaient sévèrement punis, battus ou torturés jusqu'à la mort. Mon père était jeune et capable de travailler, mais il y avait des personnes âgées qui n'arrivaient pas à remplir leur quota, alors les plus jeunes, comme mon père, les aidaient.

On leur donnait très peu à manger. La plupart du temps, ils mourraient de faim. Un jour, l'un d'entre eux découvrit le moyen de sortir du camp pour aller voler de la nourriture dans les fermes avoisinantes. Mon père et ses amis se joignirent à lui rapidement. La nourriture volée leur permit de tenir le coup. L'un des amis de mon père refusait de s'associer à eux pour voler de la nourriture. Il raconta à mon père que Jésus était le Messie juif et qu'il était venu à la rencontre du peuple juif. Mon père savait que cet

homme avait aussi faim que les autres, mais que sa foi lui interdisait de voler. Il lui offrit alors un peu de la nourriture qu'il avait volée, mais l'homme refusa à nouveau. Cela impressionna mon père. Après plus d'un an passé dans ce camp de travail, mon père fut relâché. Un de ses amis décida de quitter le pays pour aller s'installer en Israël. Peu de temps après son immigration, il fut tué dans l'explosion d'une mine sur un pont. Cela découragea un moment mon père d'aller en Israël. Il s'y installa après s'être marié, quand j'atteignais l'âge de ma *Bat Mitzvah*. Ma mère devint croyante en Jésus quand j'avais seize ans. À l'âge de dix-huit ans, je suis devenue croyante en Jésus après avoir lu les prophéties concernant le Messie dans la Bible hébraïque. Mon père accepta Jésus comme sauveur et Messie d'Israël, à son tour, six mois avant de mourir d'un cancer du foie en 1988.

Aujourd'hui encore, j'ai du mal à penser à mon père sans pleurer, mais en tant que fille d'un rescapé de la Shoah, j'ai le sentiment qu'il est de mon devoir de parler de lui et de raconter son histoire. Il est difficile d'imaginer comment de telles choses ont pu se produire. De nombreux Juifs disent : « Nous ne permettrons plus jamais que de tels drames nous arrivent encore. » Seulement, nous ne pouvons pas contrôler le comportement des autres. Tout cela pourrait se reproduire. C'est pour cette raison que nous ne pouvons pas non plus nous appuyer sur notre propre force. Nous devons faire confiance à Dieu qui

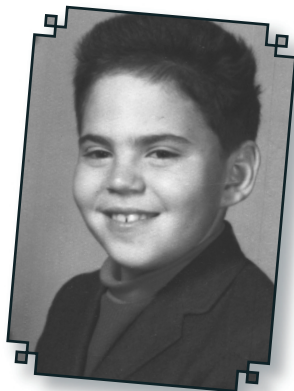
désire nous soutenir et qui en est le seul capable. Il est Celui qui ne trahit jamais ses promesses.

Je pense souvent à la première personne juive qui parla à mon père de l'amour du Messie dans les terribles conditions du camp. Je me souviens du visage pacifique de mon père alors qu'il était allongé sur un lit d'hôpital, ayant finalement répondu à cet amour, quarante ans plus tard. Un de ses versets bibliques préférés était celui de Romains 8:38 : « *Car je suis persuadé que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les dominations, ni les choses présentes ni les choses à venir, ni les puissances, ni la hauteur ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus le Messie notre Seigneur.* »

## **ROB WERTHEIM**

*Fils de Fred Wertheim*

**M**on père est né en Allemagne en 1925. Il était fils de boulanger dans un village de deux mille habitants. Il y avait très peu de Juifs dans ce village, dix familles très exactement. Enfant, mon père a dû se trouver des camarades de jeux parmi les non-Juifs.



*Rob à l'école primaire*

Quand mon père a eu huit ans, la philosophie aryenne de Hitler était de plus en plus acceptée par les Allemands. Ses meilleurs amis ne voulaient plus jouer avec lui. Ses parents, des boulangers prospères, crurent que la popularité de Hitler déclinerait et que les choses redeviendraient comme avant pour les Juifs. Mais elles ne firent qu'empirer.

La famille de mon père décida de quitter l'Allemagne pour les États-Unis. Néanmoins, vouloir partir et pouvoir partir étaient deux choses différentes. À cause des quotas d'immigration, ils devaient effectuer une demande d'autorisation auprès du Consulat. Ils avaient le numéro 48 878 sur la liste des familles désirant quitter l'Allemagne.

Le 2 juillet 1938, mon père avait atteint l'âge de sa *Bar Mitzvah*. Il fut le dernier garçon de sa région à la célébrer. Quatre mois plus tard eut lieu « la Nuit de Cristal ». Sa synagogue fut détruite, comme bien d'autres. Six jours plus tard, les enfants juifs furent chassés des écoles. Au même moment, tous les hommes juifs âgés de treize ans et plus furent envoyés de force dans des « camps de travail ». Mon père, qui était petit pour son âge, fut ignoré. Peu de temps après, des familles juives furent déportées dans les camps de la mort. Mais pour une raison mystérieuse, sa famille fut épargnée. Leur numéro d'immigration fut appelé, et en mai 1941, ils quittèrent l'Allemagne de Hitler pour les États-Unis.



Mon père apprit l'anglais très vite et, après deux ans seulement passés aux États-Unis, il fut enrôlé dans l'armée américaine. Il prit part au débarquement du 6 juin 1944. Il combattit à travers toute la France et (quelle ironie !) traversa le Rhin, pour atteindre son pays natal où il fut capturé par les Allemands ! Mon père entendit les Nazis dire qu'ils allaient fusiller leurs prisonniers, mais pour une raison inconnue, ils changèrent d'avis et les emmenèrent dans un camp de prisonniers de guerre. Les conditions y étaient horribles, mais mon père réussit à survivre. Les alliés finirent par libérer les camps de soldats détenus et mon père fut sauvé des mains de Hitler une fois encore.

Sachant ce que mes parents avaient vécu, je me méfiais des Chrétiens car je les tenais responsables de la Shoah. Mais quand j'ai lu les Écritures, j'ai compris que l'humanité est pécheresse. Même certains Chrétiens brandissent le nom de Jésus pour justifier leurs propres péchés. Jésus a enseigné aux hommes à s'aimer les uns les autres. Jésus était juif. Les Chrétiens qui souhaitent sincèrement suivre son enseignement ont le devoir d'aimer et d'être aimés par son peuple.

Mon frère Steve fut le premier de la famille à croire en Jésus. Mon père en fut tellement fâché, que lorsque moi aussi je crus en Jésus, j'eus peur de le lui dire. Mais le 29 septembre 1975, mon père fut, à son tour, convaincu que Jésus était le Messie dont parlaient

les Écritures Hébraïques. Cette nuit-là, il eut une vision de Jésus se tenant à la porte de sa chambre. Je pense qu'il avait besoin de quelque chose d'aussi extraordinaire pour vaincre les années où il avait survécu dans des conditions effroyables. Mon père nous fit remarquer qu'il avait réussi à échapper à Hitler à deux reprises, mais qu'il n'avait connu la vraie liberté que lorsque le Messie était entré dans sa vie.

## **SABRINA BABIN**

*Fille d'Anna Zaks*

**J**e suis née à Paris en 1955 et mes grands-parents juifs polonais sont morts à Auschwitz. Dans mon enfance, à la télévision, il y avait souvent des reportages sur les camps où l'on pouvait voir des milliers de squelettes blancs empilés les uns sur les autres, comme des rangées d'arbres morts, et aussi des cadavres ambulants qui se promenaient en pyjama derrière des barbelés, les yeux exorbités. C'étaient les premières images que j'avais du monde juif et du monde en général : l'effroi d'une petite fille qui sait qu'une partie de sa famille était passée par là.



*Sabrina et sa maman*

Et toute petite déjà, je voulais consoler ma maman de sa tristesse et de la méchanceté du monde qui lui avait laissé à la place du coeur une blessure béante, seule avec sa douleur, sans père, ni mère ni soeur, à l'âge de 12 ans. Ils avaient tous été déportés : d'abord son père en 1941, au camp de Drancy, puis celui d'Auschwitz ; ensuite, sa mère Masia et sa soeur Eva, prises dans cette fameuse raffle du Vel d'Hiv, pour terminer au camp d'Auschwitz aussi. Maman avait été sauvée et cachée jusqu'à la fin de la guerre par Isidore et Léontine Boyau à Ivoy-le-Pré dans le Cher. En 1998 elle a fait toutes les démarches pour que la famille Boyau reçoive la « Médaille des Justes », à Yad Vashem, Jérusalem.

Moi, je pensais aussi que mes parents allaient disparaître quand j'aurais 12 ans. Maman avait toujours peur pour nous, ses trois filles, qu'il nous arrive quelque chose ; elle avait peur des baignades, peur dans la voiture, peur des ascenseurs. J'ai reçu cet héritage de la peur incontrôlable, les angoisses et la hantise d'être enfermée dans un endroit ou une situation clos.

Par ailleurs, maman était très fière de ses parents, aisés, qui lui avaient donné une très bonne éducation et élevée comme une princesse, avec des cours de piano et de danse. Mon grand-père, Israël (Srul en yiddish), parlait sept langues : polonais, russe, yiddish, hébreu, allemand, français et roumain. Il était très intelligent et communiste ! Mes grands-parents

avaient une vie sociale très riche et recevaient beaucoup, dans un très bel appartement rue Saint-Sabin dans le 11<sup>ème</sup> Arrondissement de Paris. Ils n'étaient pas religieux, mais ma grand-mère Masia allumait les bougies de Shabbat. Toutes ces choses que maman nous racontait étaient en contradiction avec la « grande catastrophe », la Shoah. Et, en conséquence, je manquais de points de repères positifs pour ma vie.

De plus, maman avait épousé mon père, Guy, un gentil *Goy* (non-juif), dans un bal juif. Papa, juif de cœur certes, nous emmena à la Synagogue pour les fêtes juives. Mais, à cause de cela, elle s'était fait jeter dehors par sa tante Léa, car chez les Juifs on ne fréquente pas les *Goyim*, surtout après ce qui s'était passé ! Résultat, le monde extérieur était pour moi très insécurisant. Et, dans mon for intérieur, je devais réprimer mes sentiments pour ne pas blesser ma mère qui avait déjà tant souffert. J'avais l'impression que tout tournait autour d'elle.

À l'école, je ne disais rien, mais je me sentais différente des autres. Nous n'étions pas très religieux à la maison, à cause de ce que ma mère avait subi, et ça me manquait. Mais je vivais ma judaïté à l'intérieur et je la gardais pour moi ; je la cachais en fait comme un secret honteux, un fardeau trop lourd pour moi. Néanmoins, mes parents m'avaient offert une *Magen David* (étoile de David) et une *Mézouza* (étui fixé au poteau droit de la porte et contenant un parchemin

rituel) en bijou autour du cou. Je les embrassais le soir avant de dormir. J'avais reçu aussi une Bible illustrée, l'Ancien Testament raconté aux enfants. À la maison, le mot «juif» avait une résonance douloureuse et honteuse pour moi. Il ne fallait pas dire «juif», mais «israélite», c'était mieux. J'avais peur aussi de me faire embêter par les élèves à l'école.

Il n'y a pas eu que des points négatifs, car, à l'adolescence, j'ai voulu en savoir plus sur mon identité juive et sur ce pays où coule le lait et le miel, construit par des Juifs pionniers et enthousiastes : Israël. Une découverte extraordinaire avec des Juifs de tout pays et de toutes langues, et la richesse d'avoir un deuxième pays : j'étais très fière ! J'ai appris l'hébreu, fait des études, et circulé aux quatre coins du pays pendant plusieurs années. Mais je n'ai pas réussi à me poser et j'ai fini par rentrer en France. Le lien puissant qui m'unissait à mes parents était toujours là.

Ce n'est que lorsque j'ai trouvé le Messie, Jésus, et fait connaissance avec le Dieu d'Israël que j'ai mieux compris et renoué avec mon identité juive. Il m'a ouvert aussi la possibilité de trouver mon épanouissement personnel avec le Père Tout-puissant, le Bon Berger qui guide ma vie. Je ne sais pas encore tout ce que Dieu me réserve mais Il continue son travail de restauration en moi et je sais qu'il veut me relever. C'est aussi ce que j'ai envie de dire au peuple juif : « *Lève-toi, resplendis, car ta lumière est*

*venue et la gloire de l'Éternel rayonne sur toi. » (Esaïe 60:1). Cette lumière, cette gloire, c'est Jésus.*

## **LES SURVIVANTS DE LA SHOAH**

*Revue du film par Gil Bernard*



Ce documentaire vidéo d'une heure nous relate en détail les témoignages authentiques de sept personnes qui ont au moins trois choses en commun : elles sont toutes juives, toutes sont des rescapées de la Shoah, et toutes croient en Jésus.

*Comment peut-on croire en Jésus, ou même en Dieu, après la Shoah ?*

A travers des témoignages bouleversants, ces survivants racontent leur histoire incroyable, les camps, la souffrance, la douleur, l'attente interminable, mais aussi la foi, l'espérance et, contre toute attente, l'amour de Dieu.

Ce documentaire filmé est un trésor qui survivra longtemps à l'épreuve du temps.